

# La mauvaise réputation (de Talleyrand)



par Jean-Marie Bader

Pourquoi Talleyrand est-il aussi décrié, alors que d'autres personnages de premier plan de cette époque, dont les agissements étaient autrement condamnables<sup>1</sup> sont auréolés de gloire jusque dans les boulevards de la capitale ?

Posons la question autrement : Qu'est-ce qui imprime une image aussi peu rationnelle dans l'inconscient collectif d'un peuple, en l'occurrence des Français ?

Il semble qu'on puisse creuser au moins deux pistes, la première psychanalytique et individuelle, la seconde plutôt sociologique et donc collective.

L'œuvre de Carl-Gustav Jung est liée à la psychanalyse de Sigmund Freud, dont il a été l'un des premiers défenseurs et dont il se sépara en raison de divergences théoriques et personnelles.

On lui doit entre autres, les concepts d'« inconscient collectif » d'« archétype » et de « déterminisme psychique »

L'archétype est, pour la psychologie jungienne, un processus psychique fondateur des cultures humaines car il exprime les modèles élémentaires de comportements et de représentations issus de l'expérience humaine à toutes les époques de l'histoire.

Les archétypes apparaissent dans les mythes, les contes pour enfants, la Bible... mais aussi dans les rêves ; ils y forment des catégories symboliques structurant les cultures et mentalités. Pour Jung, les archétypes sont caractérisés fondamentalement par le fait qu'ils unissent un symbole et une émotion.

Jung n'était pas le premier à évoquer l'existence d'« images primordiales » conditionnant l'imaginaire et la représentation ; avant lui, de nombreux philosophes en ont postulé l'influence sur la nature humaine. Enfin, le concept a connu, après Jung et jusqu'à des découvertes scientifiques récentes,<sup>2</sup> une renaissance qui en fait une théorie parfaitement actuelle.

La figure du diable, (du grec *dia-bolein*, ce qui sépare) boiteux ou non, lui est familière<sup>3</sup> et il fournit à notre question un début de réponse consistant :

« Les archétypes se présentent le plus souvent sous forme de projections. [...] Elles prennent, en règle générale, la forme de dépréciations ou de surestimations anormales et créent toutes sortes de malentendus, de querelles, d'enthousiasmes exagérés, de toquades. [...] Elles sont aussi responsables de faux bruits fantaisistes, de défiance et de préjugés fantastiques. Ce sont des facteurs d'une extrême importance, susceptibles d'effets considérables. [...] lorsque, par exemple, quelqu'un projette l'image du diable sur l'un de ses semblables, c'est parce que cet être a en lui quelque chose qui

permet de lui [imputer] cette dominante. Cela ne veut nullement dire que cet homme soit pour autant un démon ; au contraire, ce peut être un homme tout particulièrement bon, mais qui serait séparé du projetant par quelque incompatibilité, et c'est celle-ci qui détermine de l'un à l'autre un effet dia-bolique, séparateur.

Le sujet projetant, quant à lui, [...] a manifesté de façon particulièrement flagrante l'une de ses composantes inconscientes. Cela n'entraîne pas qu'il soit diabolique et ne l'empêche pas d'être

un homme extérieurement aussi convenable que le premier. [...]

L'un des contenus qu'on rencontre presque régulièrement au sein des projections émanant de l'inconscient collectif est le magicien démoniaque<sup>4</sup>

L'évocation est claire. Si l'on y rajoute les légendes concernant Asmodée, le diable boiteux, elle devient limpide : Asmodée était dans le ciel un Chérubin avant sa révolte contre Dieu. Il est ensuite l'ange déchu qui préside à tous les péchés de luxure. Surintendant des Enfers et des maisons de jeu, Asmodée sème dissipation et terreur.<sup>5</sup>

Reste quand même une question importante : Pourquoi Talleyrand ?

Tout sentiment de rejet, conscient mais surtout inconscient, prend appui sur la perception d'une différence, physique, culturelle, économique, plus ou



Asmodée, dans le *Dictionnaire Infernal* de Collin de Plancy.

moins justifiée, et, à l'occasion, fabriquée pour les besoins de la cause.

Or, en matière de différence, Talleyrand cumule :

- La noblesse de vieille souche, lestée, il faut bien le dire, d'une certaine morgue.

- Le handicap physique, et, singulièrement le pied bot, aggravé, à son époque, par l'idée qu'il révélait une tare morale ou mentale, d'où l'invention, par lui-même, de son accident de commode.

- L'aptitude, non seulement à faire fortune, mais aussi, et peut-être surtout, à transmettre cette fortune à sa famille tout en ayant tenu un train de vie fastueux.

- La clairvoyance face à l'avenir et face à Napoléon, que l'Histoire de France considère aujourd'hui encore comme son plus grand héros.

- La désinvolture vis-à-vis des commandements de l'Église, hautement insécurisante pour ses contemporains et pendant tout le XIXe siècle au moins.

Cet aspect est relativement peu commenté, relevant autant de la psychologie sociale que de l'Histoire. Il prolonge pourtant de manière immédiate le mouvement d'opinion décrit par Guglielmo Ferrero dans son « Talleyrand au Congrès de Vienne »<sup>6</sup>.

Synthétiquement, sa thèse est la suivante :

Dès la prise de la Bastille, Louis XVI est un roi qui a peur, et sa peur déteint sur l'aristocratie qui commence à fuir à l'étranger devant un danger qui n'existe pas encore, mais que sa fuite va créer.

La Constituante puis la Législative ne sont pas moins effrayées de leurs responsabilités : gages de l'orientation nouvelle, elles sont aussi dépourvues de moyens d'actions que le pouvoir exécutif.

Egalement impuissants, l'ancien et le nouveau pouvoir se craignent de plus en plus l'un l'autre. Le roi finit par fuir jusqu'à Varennes, puis appelle à son secours ses pairs, rois et empereurs d'Europe, qui, craignant leur propre population mais ne pouvant en aucun cas montrer cette crainte, répondent à l'appel, actes de peur que la Révolution interprète comme des offensives longuement méditées.

Le Directoire, malgré ses nobles intentions du début, ne tarde pas, lui aussi, à s'effrayer. Cette peur, qui avait produit la Terreur, accouche de la guerre sans règles à laquelle Bonaparte devra ses premiers succès.

La suite de l'aventure napoléonienne, que l'on attribue généralement à son ambition démesurée, n'est en fait que la conséquence de son épouvante face à la tâche impossible que les Brumairiens lui ont conférée : Il abuse de sa force parce qu'il a peur ; sa peur est agressive, elle augmente sa puissance et avec sa puissance. Cela se terminera, logiquement, à Leipzig, puis, après

« la plus cruelle des folies » à Waterloo.

De fait, à travers Bonaparte, et c'est ce qui explique son immense popularité des débuts, ce sont les sentiments de l'ensemble des Français qui s'expriment, au premier rang desquels la peur face à l'inconnu et à des conséquences meurtrières qu'on pressent, peur que l'on exorcise avec le sentiment de gloire.

Talleyrand s'inscrit en faux contre cette peur. Son courage intellectuel ressort de l'ensemble de sa biographie pour peu qu'on y prête attention. Pour des raisons qui tiennent peut-être à ses origines mais n'ont, à ma connaissance, jamais été clairement explicitées, il n'est pas régi par la peur, ou la dissimule à la perfection. Mais c'est cette différence, réelle ou affichée, qui cristallisera le rejet dans l'inconscient collectif.

Si l'on constate, ces dernières années, une évolution bienvenue de cette tendance, il faut sans doute, là aussi, en rechercher les causes dans l'état d'esprit général : l'horreur que nous inspire l'idée de la guerre chez nous rejaillit sur la mémoire de Napoléon qui considérait le mot paix comme vide de sens, et vient, par contrecoup, atténuer l'image démoniaque de celui qui a contribué à « déboulonner » le dieu de la guerre.

1 Revue d'Histoire du XIXe siècle :

Anatomie d'une « petite guerre », la campagne de Calabre de 1806-1807 (Nicolas Cadet)

« Les Français sont également conscients de l'effet produit par un coup décisif asséné dès le début de la campagne. Prise d'assaut par les troupes de Masséna le 8 août 1806, la petite ville de Lauria est entièrement pillée et incendiée, plusieurs centaines de ses habitants sont massacrés avec sauvagerie. »

2 Il s'agit notamment de l'épigénétique. Dans son ouvrage « La symphonie du vivant » paru en 2018 aux éditions LLL Paris, Joël de Rosnay la décrit ainsi : « On peut considérer que les notes de musique sur une portée sont la génétique, tandis que l'épigénétique est la symphonie jouée à partir de ces notes ». Le principe en est simple : Notre génome résulte de la combinaison des génomes de nos parents. En tant que tel, il est quasiment immuable. Par contre, diverses substances, liées notamment à notre hygiène de vie, viennent stimuler ou inhiber certains gènes, conditionnant ainsi nos attitudes et réactions. Ce conditionnement est héréditaire mais réversible.

3 CG Jung « Psychologie de l'inconscient » Librairie générale française Paris Edition 15 déc 2018

4 Il est d'autant moins probable que Jung ait pensé à Talleyrand en écrivant ces lignes que, citoyen helvétique, il n'avait aucune raison de participer à l'inconscient collectif de l'hexagone. Mais la pertinence de son analyse face à un parti-pris aussi durable chez nous est frappante.

5 L'assimilation de Talleyrand à Asmodée est contemporaine de la vie même du Prince, puisque Maubreuil, arrêté peu après son fameux soufflet, s'obstinait à le traiter d'« Astaroth ». Si Talleyrand en déesse chaldéenne a de quoi surprendre, Maubreuil un peu confus après son haut-fait est plus vraisemblable.

6 G Ferrero « Talleyrand au Congrès de Vienne » Editions de Fallois Paris 1996